

“ comme les hommes, pour être remplacées par d'autres sociétés, comme nous serons nous autres remplacés par d'autres générations d'hommes.” Platon enseignait que, de temps à autre, de grands cataclysmes venaient détruire la plus grande partie du genre humain. D'après ce philosophe, quelques habitants des hautes montagnes survivaient seuls à la destruction universelle. Leurs mœurs grossières ne se polissaient que lorsque le surcroît de population les forçait de descendre sur les bords de la mer. Alors ils se réunissaient dans des villes. La civilisation recommençait ; les sociétés se formaient pour s'avancer encore jusqu'à ce terme fatal où une nouvelle révolution de la nature venait les anéantir. Ainsi dans leurs hypothèses, l'humanité tournait dans un cercle, dont elle ne pouvait jamais sortir, elle parcourait une course qu'elle recommençait sans cesse. L'histoire n'était que la représentation plus ou moins exacte des divers accidents dont ce mouvement circulaire et éternel était accompagné. Et si nulle considération philosophique, nul examen intime des faits ou de leurs causes ne viennent interrompre le récit méthodique des historiens anciens, c'est que pour eux nul raisonnement ne peut faire prévoir aux sociétés le terme où les conduit la fatalité ; c'est que nulle expérience ne peut les détourner de la route qu'elle leur a tracée.

Il était réservé au dix-huitième siècle d'indiquer une voie nouvelle à la science de l'histoire. Lorsque l'esprit d'examen qui le dominait eût supé jusque dans leurs bases toutes les doctrines anciennes ; que dans son œuvre de destruction, il eût ébranlé tout l'édifice social, il chercha à le reconstruire sur les ruines qu'il avait amassées ; mais dans le vide immense qu'on avait fait, on ne trouva que le matérialisme. Alors la philosophie demanda à la raison humaine de lui expliquer ce principe social, cette puissance régulatrice qu'elle avait niés partout ailleurs. Ce fut l'époque du rationalisme. Des hommes éminents entraînés dans cette négation philosophique, mais mus par de louables motifs de bienveillance pour les peuples dont ils voulaient améliorer la condition, réclamèrent un champ d'observation plus vaste. L'étude de l'individu ne leur suffisant pas, c'est de la grande famille humaine qu'ils s'occupèrent, c'est dans les révolutions scientifiques, morales et politiques des sociétés qu'ils cherchèrent des principes propres à assurer un état social plus parfait et un avenir meilleur. Leurs travaux firent bientôt connaître que les développements successifs de l'humanité s'étaient opérés dans une progression continue et en vertu de lois constantes dont ils s'efforcèrent de déduire la perfectibilité indéfinie. Cependant, les philosophes seuls cherchaient à appuyer sur le progrès de l'esprit humain des théories ou des systèmes, et ce n'est qu'avec le dix-neuvième siècle, que parut cette nouvelle école qui, profitant des recherches du siècle dernier, s'occupa de l'étude de l'histoire au point de vue de la philosophie, de son influence sur les habitudes, les mœurs et l'éducation des peuples. C'est alors qu'en histoire les théories fatalistes des Anciens disparurent, pour faire place aux théories plus rationnelles du progrès. A leurs récits de guerres et de combats succéda l'exposé des causes salutaires qui ont favorisé les sciences, les arts et la civilisation. Un but commun, le perfectionnement intellectuel et moral de l'humanité, vint unir l'histoire et la philosophie ; et depuis, s'aidant mutuellement, elles ont constamment marché vers ce but, appuyées toutes deux sur les théories du mouvement et du progrès ; du mouvement qui est la vie, le besoin de l'homme et du progrès, qui peut seul nous faire comprendre l'histoire du genre humain, nous rendre raison des phases diverses de sa longue carrière, nous donner le sentiment et la conscience d'un autre avenir social, et nous indiquer en quelque sorte quel sera cet avenir.

La science de l'histoire établie sur ces bases nous apprend non seulement quelle fut l'origine des nations et des peuples, leur développement et leur chute ;

mais elle déroule successivement devant nous le tableau de tous les événements heureux ou malheureux, pour nous en faire connaître les causes ou les résultats. Elle nous apprend à assigner au temps et à l'espace la part d'événements qui leur appartient ; à suivre les développements des sciences, des arts et des industries qui font la gloire ou l'opulence des peuples ; miroir où se reflète la vie du genre humain, elle indique aux nations le sentier qu'elles doivent tenir pour éviter les fautes qui ont perdu celles qui les ont devancées ou pour profiter des sources fécondes qui en assurent la prospérité. Elle s'attache surtout à nous tracer la civilisation dans le progrès universel des sociétés, à nous montrer quels en ont été les moyens et à nous diriger vers l'accomplissement de devoirs sociaux, tendant à une civilisation plus parfaite. Enfin c'est pour connaître l'avenir bien plus que pour connaître le passé des peuples que nous en étudions l'histoire.

Aussi l'utilité de l'histoire proportionnée à la grandeur de son objet n'a jamais été mieux comprise qu'au dix-neuvième siècle. Regardée comme les éléments de toutes les autres sciences, comme la base de toute éducation libérale, elle forme aujourd'hui une des branches les plus importantes des études régulières. Sur tous les points de cette belle France, la patrie des lettres et des arts, ainsi que dans toutes les parties de l'Allemagne, cet autre foyer des sciences, s'élèvent des chaires du haut desquelles des professeurs éloquents enseignent aux générations présentes comment ce vaste univers sortit du chaos ; comment l'homme d'abord grossier et ignorant est parvenu à la connaissance des sciences, des lettres et des arts, qui ont amélioré son existence, qui ont accru la somme de son bien-être ; comment les sociétés ont été formées, se sont avancées graduellement et ont traversé cette longue série de siècles qui nous séparent de leur origine, en suivant toujours cette marche progressive qui les a élevées au haut degré de civilisation auquel elles sont parvenues. Suivons leurs leçons et ils nous apprendront encore non seulement comment les révolutions scientifiques, morales et religieuses du genre humain ont servi au développement de cette civilisation, mais aussi comment et par quelle voie cette civilisation doit s'étendre et soumettre à son action bienfaisante toutes les nations, depuis la Chine jusqu'au Mexique, depuis la Mer Glaciale jusqu'aux îles les plus reculées de l'Océan Pacifique, Si nous ne voulons pas rester en arrière dans ce mouvement général qui porte les peuples en avant, apprenons dans l'histoire à diriger notre route, aidons-nous de l'expérience du passé, et nous avancerons vers cette civilisation dont le terme sera l'unité et la fraternité des peuples.

Mais si l'étude de l'histoire considérée sous un point de vue général est utile à tous ceux qui s'y dévouent, elle est indispensable à ceux qui se destinent aux professions libérales. Ceux qui se proposent l'étude de la jurisprudence doivent surtout, pour se bien pénétrer du sens et de l'esprit des lois, chercher dans l'histoire quelle en a été l'origine. C'est l'étude des habitudes et des mœurs des peuples pour qui elles ont été faites et des époques de leur promulgation qui leur en fera connaître les motifs et le but, leur en expliquera les obscurités et leur servira de guide dans cette science difficile.

A ceux qui pourraient s'effrayer de l'aridité de cette étude, rappelons cette belle phrase du premier des historiens modernes : “ Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis ; aveugle et souffrant, sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect ; il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.” (1) Comme lui, ils trouveront dans l'étude de l'histoire

(1) Thierry.—Dix ans d'études historiques.

des plaisirs qui les dédommageront amplement de leurs labeurs.

D.

On verra par l'article ci-dessus, marqué au coin de l'originalité et du talent, travaillé par un esprit judicieux et penseur, que la Société des Amis continue d'occuper ses séances par des travaux utiles et des recherches intéressantes.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 18 JANVIER, 1845.

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

“ Je ne trouve qu'une éducation générale et pratique qui puisse nous donner une chance de salut. Cette éducation vaut à elle seule, n'en doutons pas, toutes nos garanties politiques ensemble ; car si au milieu de l'immense population de nos compatriotes d'outre-mer, nous pouvons nous tenir leurs égaux en intelligence et en industrie, si nos lumières nous font distinguer de nos frères, si l'on est forcé de reconnaître en nous des qualités supérieures ; alors on se servira de nous, bon gré mal gré, et nous pourrions occuper le rang qui nous est dû. Lorsque, dans une élection, je vois exiger, des Candidats, des promesses de soutenir en parlement tel ou tel principe, de défendre tel ou tel intérêt, j'applaudis de grand cœur à cette sage précaution, qui nous fournit la garantie que nos principes et nos intérêts sont entre des mains qui pourront le faire valoir ; mais je m'étonne que pas une voix ne se soit élevée pour dire au Candidat : “ Monsieur, à l'égal de nos principes politiques, nous comprenons l'éducation qui peut seule placer dans la position de notre nom dans une position honorable. Ainsi, nous voulons que vous juriez de consacrer vos talents, vos réflexions et vos peines à cette œuvre régénératrice de notre société ; c'est une des conditions essentielles attachées à l'obtention de nos suffrages.”

F. M. Correspondant de la *Minerve*.

Les lignes qui précèdent, qui renferment tant de vérités, furent écrites, il y a quelques jours, par un de nos compatriotes, et sont, nous sommes sûrs, l'expression des sentiments et des opinions de la portion éclairée de la population, et il faut les proclamer par tout le pays. Aujourd'hui, nous l'avons déjà dit, l'éducation est le signe de la valeur des peuples comme des individus. Pour nous, surtout, Canadiens-français, entourés comme dans un réseau par une population étrangère à nos mœurs et à notre langue, et éclairée, instruite et industrieuse, c'est pour nous une question de vitalité. Et pourtant, à l'heure où nous écrivons ces lignes, combien de nos compatriotes des campagnes et des villes qui sont totalement privés d'éducation ? Combien d'enfants, d'hommes, dont la pensée s'étend à peine à l'extrémité de la paroisse, qui ne s'occupent pas de ce qu'il peut y avoir au-delà, et dont l'existence entière est circonscrite dans les plus communes habitudes de la vie, sans être poussée, activée, travaillée par le besoin de progrès, d'amélioration, que donne la science et l'éducation.

Un écrivain des plus distingués de l'époque, M. MICHEL CHEVALIER, a dit du Canada, quelque part dans ses impressions de voyages : “ Je n'ai vu nulle part rien qui offrit mieux l'image de l'*aurea mediocritas* que les jolis villages des bords du St. Laurent. Ce n'est pas l'ambitieuse prospérité des États-Unis ; c'est quelque chose beaucoup plus modeste. Mais s'il y a moins d'éclat, en revanche il y a plus de prospérité et de bonheur.” M. Chevalier écrivait cela il y a quelques dix ans, quand les produits du pays payaient au centuple les soins, les travaux du cultivateur.